



## Retour à l'école: «On passe notre temps à se demander si on respecte bien les règles»

Un million et demi d'élèves, sur un total 6,7 millions, doivent reprendre le chemin de l'école primaire après huit semaines d'interruption. Le retour est progressif et les petits effectifs permettent le respect des gestes barrières. Une enseignante, une directrice d'école et une Atsem racontent à Mediapart cette rentrée pas comme les autres. Après deux mois de fermeture, liée aux mesures de confinement, des milliers d'écoles ont rouvert leurs portes mardi pour accueillir des élèves. Ceux-ci ont dû se plier aux nouvelles règles et ont retrouvé des classes bien différentes de celles qu'ils ont quittées en mars. Les enseignants portent désormais des masques, les élèves ont appris les gestes barrières, se lavent les mains très régulièrement, leurs bureaux ont été éloignés les uns des autres, un marquage au sol a été réalisé et ils ne peuvent plus utiliser les jeux collectifs ni même jouer ensemble. Des images d'enfants cantonnés à jouer dans un carré déterminé et tracé au sol ont pu émouvoir et indigner sur les réseaux sociaux.

Cette rentrée particulière et étalée sur toute la semaine pourrait concerner 1,5 million d'enfants sur un total 6,7 millions, selon le ministère de l'éducation nationale. Pour ne pas brusquer les familles inquiètes, le retour à l'école se fait sur la base du volontariat et à l'appréciation des parents.

Pour inciter les parents à laisser leurs enfants à l'école, le ministre de l'éducation nationale Jean-Michel Blanquer s'est rendu, masque sur le visage, dans une école de Palaiseau dans l'Essonne. Il a salué une «amorce» de reprise, malgré les difficultés de certaines communes, avant la réouverture de certains collèges à partir du 18 mai dans les zones «vertes», où la circulation du virus est moins active. Une décision sera prise fin mai pour les lycées.

Le ministre a expliqué qu'il est «très important de nous remettre en route, à commencer par nos enfants qui ont besoin de ça», car «l'enseignement à distance ne peut pas tout».

Il a ajouté : «L'école n'est pas secondaire, c'est fondamental. Ils travaillent pour de vrai. On n'est pas dans une garderie, on est à l'école.» Après l'annonce du plan de déconfinement, Jean-Michel Blanquer a expliqué que «90 % des communes ouvrent des écoles. Il y a 50 500 écoles en France : on a à peu près 80 à 85 % des écoles qui seront ouvertes».

Le SNUipp-FSU, principal syndicat du primaire, estime de son côté que seuls 69 % des établissements devraient être ouverts d'ici à la fin de la semaine. Mediapart donne la parole à trois actrices de l'école.

Adeline\*, Atsem, dans l'Allier

Adeline est Atsem, soit «agent territorial spécialisée des écoles maternelles». En temps normal, elle aide les enseignants à s'occuper des enfants. Ce 12 mai a marqué sa première journée de travail complète. Durant le confinement, elle a pu travailler deux heures par jour de temps en temps pour aider à l'accueil des enfants de soignants. Aujourd'hui, son école a accueilli «les enfants des personnels de première ligne», les soignants, les forces de l'ordre, les pompiers ou même les enseignants.

Seuls quatre enfants sont venus, car, dans sa commune, la rentrée se veut progressive. Les écoles sont officiellement fermées deux semaines, le temps de se mettre dans de bonnes conditions. Adeline a surtout dû s'adapter aux règles sanitaires et revoir son organisation afin de les respecter.

L'Atsem dispose de l'équipement adéquat pour se sentir protégée. Elle a passé sa journée affublée d'un masque et de gel hydroalcoolique pour de multiples frictions des mains, la jeune femme préfère éviter les gants, en dehors des tâches ménagères, car ils procurent un faux sentiment de sécurité et «on fait moins attention».

Pour Adeline, cette première journée complète, démarrée à 8 h 30 et achevée à 16 h 30, a été difficile. Il a fallu s'occuper d'une élève en petite section, un autre en moyenne section et deux en grande section. «C'est lourd psychologiquement, on passe notre temps à se demander si on a tout



bien fait, si on respecte les consignes. Dans mon métier, notre premier rôle, et c'est ce que je préfère, est de rassurer l'enfant. On se met à sa hauteur et on le console. J'ai accueilli une petite fille en pleurs, j'ai dû ignorer sa tristesse et lui parler sans me rapprocher d'elle, car on doit rester à distance. Avec nos masques, ils ne nous voient même pas sourire, même s'ils sont déjà habitués.»

L'Atsem estime avoir eu de la chance d'avoir des enfants autonomes qui n'ont pas eu besoin de son aide pour se rhabiller par exemple après le passage aux toilettes : « J'ai dit à la plus petite que je l'aiderais si elle n'y arrivait pas toute seule. J'aurais mis des gants, car il n'y a pas le choix. Mais la rentrée des petites sections me paraît improbable. Certains ne sont pas encore propres et ont des petits accidents. Comment va-t-on faire? »

Tout l'agencement de la salle de classe, sans cesse aérée, a été repensé. Les deux enseignants ont retiré tous les meubles d'une classe, ont marqué le sol avec du Scotch pour délimiter un espace dédié à chaque enfant en faisant des «maisons de 4 mètres carrés».

Chacun dispose sur sa table de six petits bacs autonomes avec des feutres, une ardoise, des Lego, etc. «Les enfants se sont bien adaptés. On a fait en sorte que ce ne soit pas anxiogène. Cela passe par du jeu, ils se sont bien occupés eux-mêmes. Ils ont découvert la classe avec le chemin en flèche avec leur enseignante», raconte encore Adeline.

«La professeure leur a encore expliqué la situation. Pour ma part, je leur parle du petit microbe, car ils arrivent à le comprendre et on a chanté une comptine pendant le lavage des mains. On insuffle du ludique dans tout ça. Je pense aussi à des affichages pour égayer les documents du ministère de l'éducation nationale.»

L'effectif microscopique facilite la mise en place de cette école version coronavirus. Mais tout rappelle que tout a changé. Même le flacon de produit désinfectant utilisé dans l'école porte une étiquette sur laquelle est écrit «Covid-19», ce qui déplaît à Adeline.

«Tout change, notre métier n'est plus le même et on met les enfants dans des bulles. On ne sent plus du tout libres.»

Toute la vie habituelle se transforme en périple. Le lavage fréquent des mains, le passage aux toilettes, la cour de récréation. Tout est codifié. «La récréation a été compliquée alors qu'ils ne sont que quatre. Il faut surveiller sans cesse que les petits ne soient pas proches. On les a laissés choisir un vélo qu'ils ont conservé toute la journée. Le toboggan et les jeux à bascule sont condamnés.»

Pour la pause déjeuner, la municipalité a opté pour un plateau froid. Chaque enfant s'est mis à une table, seul. Mais il a bien fallu aider les petits à couper leur viande. Maintenir la distanciation physique relève alors de la science-fiction. «J'ai mis des gants et j'avais mon masque, j'étais bien obligée de m'approcher d'eux. Sur le temps scolaire on est en accompagnement, c'est moins pesant mais sur le temps de cantine on engage notre responsabilité donc on est encore plus vigilant.»

De fait, Adeline explique avoir ressenti un changement de la nature de sa mission. «Elle est totalement requalifiée, je ne me sens pas Atsem mais plutôt Madame désinfection. Nous avons déjà une fonction autour de l'hygiène auprès de l'enfant mais là on doit aussi veiller à l'entretien des locaux. Tout le côté pédagogique, y compris pour les enseignants, s'est envolé. On doit faire en sorte qu'ils ne s'ennuient pas et respectent les gestes barrières.»

Avant de reprendre son poste, Adeline disposait de peu d'information. Elle ne savait pas comment cela allait se passer mais n'était pas vraiment inquiète. «Je trouve même qu'on est dans une psychose et j'espère qu'on va en sortir, car les enfants vont pâtir de tout cela. On est dans l'inconnu, c'est stressant de ne pas pouvoir se projeter même si je n'ai pas tellement peur du virus en lui-même.» Dans les jours à venir, les effectifs vont sans doute gonfler. Douze élèves seront accueillis dans les deux semaines avec six enfants par classe. Adeline ne sait pas exactement ce qui l'attend. Elle sait juste qu'elle a dit à sa cheffe à la mairie avoir passé «une mauvaise journée».

Nathalie, enseignante dans une école maternelle dans les Yvelines

Son école a accueilli vingt élèves sur quatre-vingts d'ordinaire. La semaine de préparation a été intense. Il a fallu ranger la classe pour la mettre en conformité avec le protocole sanitaire. Il a fallu mettre en place des horaires d'arrivée différenciée. L'enseignante a dû prendre des mesures, coller des gommettes pour délimiter les espaces, sonder les parents, essayer de convaincre les réticents à remettre leurs enfants à l'école, continuer d'envoyer du travail aux petits pour maintenir la continuité pédagogique.

Pour Nathalie, il est illusoire de penser que l'école va pouvoir reprendre pour tous avant les vacances. Dans son école, au-delà de huit enfants, il ne sera pas possible d'accueillir tout le monde donc toute une organisation a été mise en place. «Ils ne pourront pas revenir tous ensemble dans cette configuration. J'en ai vingt-quatre en temps normal, j'ai la moitié qui va revenir, par rotation. Cette semaine j'accueille les grands qui veulent venir et les ayants droit. La semaine prochaine ce sera la rentrée des moyens. Le lundi, j'aurai un groupe de moyens, le mardi aussi. La semaine d'après, je prendrai les grands le lundi et le mardi, car c'est important de les préparer au CP. Le jeudi et le vendredi, j'accueillerai les moyens.»

Le jour J, ce 12 mai, Nathalie s'est occupée de six petits, deux moyens et quatre grands. Sa classe ne peut en accueillir davantage, faute de place. Elle a participé à l'accueil des enfants de soignants le temps du confinement mais ce n'est pas la même chose selon elle. «J'avais un groupe d'élèves que je connaissais, des fratries donc on les laissait circuler, et c'était la même classe depuis le début. Ils avaient une espèce de liberté, presque comme à la maison.»

Mais avant cette reprise, l'enseignante appréhendait de se retrouver face aux élèves dans de nouvelles conditions plus strictes. «Avec tous ces gestes barrières, les ordres, les contre-ordres, on est stressés.»

Les élèves ont déjeuné dans la classe, avec un repas qu'ils ont eux-mêmes apporté. La cour a été partagée en deux, et Nathalie a dû se coordonner avec sa collègue pour ne pas emmener les petits aux toilettes au même moment.

Au départ, le port du masque n'était obligatoire que lorsque la distanciation physique de plus d'un mètre n'était pas possible. La consigne ministérielle a changé entre-temps, et désormais les personnels sont tenus de se couvrir le nez et la bouche en permanence. «C'est gênant. Avec les grands on travaille sur les sons. Un petit m'a dit : "Maîtresse, on ne voit pas ta bouche, on ne comprend pas." Ils ont besoin de voir le mouvement pour comprendre et le masque étouffe le son.»

L'enseignante s'est aussi affranchie des règles et s'est approchée de certains élèves, leur a pris la main pour leur montrer comment tracer des lettres. En contrepartie, elle se lave sans cesse les mains. «Un petit m'a pris la main spontanément, je lui ai dit : "On ne peut plus faire comme ça pour l'instant mais ce n'est pas parce que je ne veux pas." On a beau chanter les gestes barrières et leur expliquer, ils sont petits. Au début, ils avaient le sourire et à la fin de la journée ils étaient fatigués, car c'est difficile pour eux de faire attention à respecter toutes les règles. Ce sont des enfants et non pas des animaux, on ne peut pas les parquer.»

Sur le plan pédagogique, l'enseignante a essayé de déterminer où en est chaque élève. Si l'enseignement pour les grands a pu être plus structuré, les moyens ont seulement été occupés. «Ce n'est pas l'école, ce n'est pas de la pédagogie. C'est une garderie même si on a essayé de faire des choses, mais je n'appelle pas ça de l'école.»

Nathalie a voulu aussi faire parler les enfants de ce qu'ils ont fait durant le confinement. Dans sa ville, les enfants sont plutôt bien lotis et ont pu se dégourdir les jambes dans leurs jardins. Mais la maladie est partout et s'insinue même dans les jeux et discussions. Les enfants disaient : «Attention, on va attraper le coronavirus.»

Cette journée a été un sas avant le retour à une vie un peu plus normale. «On a parlé des gestes barrières, on a fait une chanson qu'on a apprise, on l'a chantée. On fait l'avion, on fait le fantôme pour leur montrer les distances à respecter. J'ai une règle donc on a regardé ce qu'est un mètre, il fallait le matérialiser. Les grands ont bien compris, on a pu prendre le temps pour chacun mais j'attends de voir ce qu'ils vont raconter à leurs parents.»



Nathalie considère qu'il aurait fallu donner plutôt la priorité aux écoles élémentaires dans les zones difficiles en REP ou en REP + concernant la réouverture. Les enseignants de maternelle auraient ainsi pu épauler leurs collègues.

Zoé\*, directrice d'école maternelle dans une petite ville de Normandie

Elle nous avait raconté la préparation de la rentrée et les difficultés qu'elle pressentait. Ce premier jour s'est bien déroulé grâce au faible effectif. Dans sa classe – elle ne bénéficie pas d'une décharge – elle a eu deux élèves, trois dans l'autre. Une Atsem a épaulé les deux enseignantes. «Dans des conditions privilégiées, c'est super», explique encore Zoé, encore étonnée que tout ce soit bien déroulé. La charge de travail pour mettre en œuvre cela a été «énorme», détaille-t-elle.

«Il faut tout anticiper en amont, communiquer par courriel, par téléphone. J'ai la chance d'avoir un inspecteur qui a été au top dans la communication, qui a validé nos protocoles en nous laissant de la latitude dans le respect des règles sanitaires. On a aussi eu une réunion avec le médecin scolaire pour une formation aux gestes barrières. Les Atsem et les accompagnants des élèves en situation de handicap (AESH) étaient là. J'ai propagé la bonne parole à l'équipe des animateurs qui gèrent le périscolaire.»

Elle a travaillé chaque jour, sans relâche le week-end, jusqu'à 23 heures, voire minuit, pour tout mettre en place et continuer à gérer l'école à distance. Zoé reste toutefois vigilante et consciente que si tout s'est bien passé c'est parce que l'effectif est restreint et qu'elle dispose du matériel de protection nécessaire. Même si elle a par exemple reçu plus de masques pédiatriques, à faire porter aux élèves en cas de suspicion de Covid, que de masques adultes. «Si la semaine prochaine je n'ai plus assez de masques, je pourrai faire jouer mon droit de retrait.»

Zoé a mis beaucoup de cœur à l'ouvrage pour essayer d'atténuer le caractère anxiogène de la situation. «Je voulais que les enfants soient apaisés et ne repartent pas de l'école en se disant qu'ils ne veulent plus y retourner. Un papa m'a dit que c'est la première sortie de son fils en deux mois, car il a eu peur d'attraper le microbe comme il dit. Ils ont été chouchoutés, c'est ce qu'il fallait faire. On les a écoutés et on leur a demandé comment s'est passé le confinement.» Ils ont aussi réalisé des affiches sur les gestes barrières et fait des dessins. Il a fallu expliquer à un petit qui a apporté une toupie pour jouer que ce n'était pas possible de faire cela désormais. Les élèves ont pu déjeuner à la cantine sans encombre.

Mais l'effectif devrait aussi augmenter à une dizaine d'enfants par classe. Zoé sait que les familles attendent les premiers échos pour savoir si tout se passe bien et le cas échéant remettre leurs petits à l'école. «Si ça se passe trop bien, ils vont tous vouloir revenir», explique Zoé mi-contente, mi-inquiète.

La directrice regrette surtout que les enfants les plus en difficulté ne soient pas revenus contrairement au souhait ministériel. Elle est aussi circonspecte sur l'intérêt des leçons sur le plan pédagogique. Selon elle, «ce n'est pas la même école ni même la vraie». La directrice s'est toutefois fixé comme objectif de stabiliser les acquisitions des élèves.

«En six mois, on a fait beaucoup mais on doit consolider.»

Les jeux se font en autonomie, la cour a été séparée en deux par des barrières en métal pour que chaque groupe ne se mélange pas. Ainsi, si un cas de Covid se déclarait, il serait plus facile d'identifier et d'isoler les enfants du groupe contaminé. Un marquage au sol a été réalisé. Zoé remarque que les enfants ont respecté les consignes. Ils n'ont pas essayé de se faire des câlins ou de jouer ensemble. Elle a songé à les autoriser à jouer au ballon mais c'est trop compliqué.

Elle a toutefois relevé un peu de tristesse chez eux car ils sont habitués à être en groupe, à partager les jeux et sont même encouragés à cela d'ordinaire. «La maternelle c'est le vivre-ensemble, la socialisation et là et c'est chacun pour soi, c'est compliqué pour eux.»